

## Pierre Desorthès. Soulac, 26 mai 1850, Talais, 10 mars 1919.



Le château de la Belle au Bois  
dormant ?

Le seul Soulacais à être entré dans certains dictionnaires a donné, et c'est lui rendre justice, son nom à une des rues de sa cité natale : il s'agit de Pierre Desorthès.

Soulacais d'origine, il ne l'est guère par son père, Jean Desorthès, qui, douanier de son métier, se trouve au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle en poste à Soulac, un bourg qui correspond à cette époque à un ensemble de hameaux éparpillés entre le Jeune Soulac, Lilhan et le Verdon où se trouve un

important poste de douane comme il y en a tout le long de la côte à pareille époque.

En revanche, ses attaches maternelles sont médocaines.

Jean Desorthès a épousé en 1847 une jeune couturière, Marie Métayer, fille de la sage-femme qui, née à Grayan, est venue exercer son métier à Soulac en s'y installant avec sa fille.

Un premier enfant du couple, François, naît à Soulac en 1848 mais ne survit que quelques mois.

Le second, Pierre, venu au monde le 26 mai 1850 a, lui, plus de chance.



Non, celui du général Desorthès à Talais !  
(cliché de l'auteur)

Que sait-on de son enfance et de sa jeunesse ? A peu près rien, car c'est la carrière militaire dans laquelle il s'engage qui nous renseigne désormais.<sup>1</sup>

En 1868, il a donc 18 ans et entre au 91<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne.

Les deux premières années de sa carrière se déroulent loin de tout conflit et lui apportent ses premiers grades : soldat, caporal, puis sergent.

La guerre contre la Prusse va accélérer les choses.

Devenu sergent-major, puis sous-lieutenant et enfin lieutenant entre juillet 1870 et mars 1871, il est blessé à deux reprises : il reçoit un coup de feu à la cuisse droite lors de la célèbre bataille de Gravelines en août 1870 et est à nouveau blessé à la tête en décembre de la même année au Pont Noyelles.

L'armistice avec la Prusse arrête les combats des Français contre l'ennemi, ce qui permet à ces derniers de se déchirer entre eux au moment de l'insurrection de la Commune et surtout lors de la répression que le gouvernement provisoire installé à Versailles, le Second Empire n'ayant pas survécu aux premières défaites, engage contre les communards.

---

<sup>1</sup> Tous les renseignements d'ordre militaire émanent du Service Historique de l'Armée de Terre, Château de Vincennes.

Voilà donc Desorthès dans l'armée versaillaise d'avril à juin 1871.

La fin totale des hostilités de tout genre le ramène à une vie plus calme : une médaille commémorative de 1870-71 ainsi que la Croix de guerre viendront par la suite couronner ces débuts prometteurs.

Six ans plus tard, il accède au grade de capitaine (il est alors au 94<sup>o</sup> régiment d'infanterie de ligne) avant de partir vers des horizons africains.

En effet, si la conquête de l'Algérie est terminée, celles du Maroc et de la Tunisie restent à faire et la présence militaire est active en Afrique du Nord.

C'est ainsi qu'en 1882, il entre au 3<sup>o</sup> régiment de Touareg avant de devenir chef de bataillon 8 ans plus tard au 14<sup>o</sup> régiment d'infanterie.

L'ascension continue : devenu major, puis chef de bataillon, ensuite lieutenant-colonel, il devient colonel en 1902 à la tête du 2<sup>o</sup> régiment étranger avant d'être promu Officier de la Légion d'honneur.

C'est alors qu'il est envoyé en Tunisie où il avait déjà reçu le titre d'officier du Nichan Iftikhar et où il devient commandant militaire de Sousse.

L'année suivante voit le couronnement de sa carrière : il accède au grade de général de brigade le 24 septembre 1907, d'abord à l'Etat-Major avant de devenir commandant de la brigade d'infanterie de Tunisie.

En 1908, ce célibataire qui a gardé des liens avec son Médoc natal sollicite un congé de deux mois, le temps de revenir à Talais pour y épouser une de ses habitantes, Marie Eugénie Zénobie Mazelin.

Il repart ensuite en Tunisie, est fait en 1910 commandeur de la Légion d'honneur, puis abandonne progressivement sa carrière.

Son château (vient-il de son épouse ?) l'attend à Talais et en 1911, il se fait mettre en disponibilité.

L'année suivante, il est versé à sa demande dans la réserve.

Le voilà cette fois spectateur et non plus acteur du dernier conflit auquel il assiste et dont il a le temps de voir l'issue 4 mois avant de disparaître le 10 mars 1919 à Talais où il est inhumé.

La seconde guerre mondiale aura raison de son château, trop sévèrement bombardé pour qu'il n'en reste autre chose que des ruines.

Des ruines, mais aussi un souvenir qui mérite qu'on le rappelle.

Tombe de Desorthès à  
Talais (cliché de  
l'auteur)



Jeanine Olivella.